

Souvenirs, souvenirs... (2)

Je vais encore vous parler d'une époque que seuls les sexagénaires (ou un peu plus) peuvent encore connaître ; une période dont, comme moi, vous vous souvenez obligatoirement puisque étant celle de notre jeunesse.

En ce temps là, il n'y avait que 42 millions de français qui, tels les gaulois du village d'Astérix, prétendaient tous être différents. Mais quand cinquante ans plus tard, j'observe la France d'alors, j'ai l'impression, peut être simplificatrice, de voir un pays qui présentait alors une certaine uniformisation.

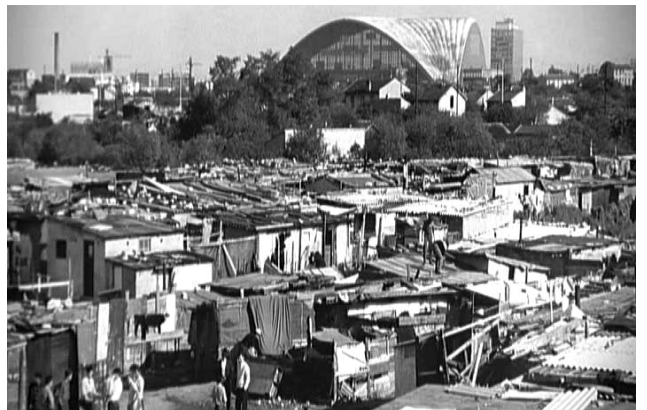
Plus de 70% de la génération de nos parents faisaient partie d'une France rurale ou en étaient sortis depuis moins de 50 ans. Ces origines induisaient des comportements très homogènes que vous avez tous connus : la primauté de la famille ; le goût du pain alors 28 fois moins cher qu'aujourd'hui ; on était en majorité catholiques (beaucoup plus pratiquants, en tous cas, que de nos jours) ; on se mariait obligatoirement ; l'épouse ne travaillait pas et se consacrait au bien être du foyer et qui, du simple fait de son absence de revenu mais aussi de la morale de l'époque, ne divorçait pratiquement pas.

Nos parents travaillaient dur, sans même penser qu'il eut été possible de faire différemment en recevant, par exemple, des indemnités liées au chômage.

Notons que l'Assurance Chômage est née seulement en 1958, mais sans oublier non plus que tout au long des fifties, le taux de chômage a tourné autour de 2% et... que les français étaient alors, peut être, un peu moins sélectifs sur les tâches proposées.

De plus, depuis la fin de la guerre (la seconde), une partie de la population était obligée de cohabiter avec ses propres parents et si, de nos jours, on vante volontiers la convivialité de cette situation, on oublie aussi les tensions qui pouvaient exister entre les générations. De surcroît les logements étaient souvent exigus, vieillots, sans sanitaires réellement performants et sans confort moderne (il faudra attendre les années 60 et plus encore les années 70, pour bénéficier de tous ces avantages).

Entendons nous bien, je ne veux pas faire pleurer Margot dans les chaumières ! Bien sûr, il existait des riches, des situations plus aisées, des bourgeois et des appartements haussmanniens. Cependant, la majorité des français n'avaient pas de réelles salles de bains (la douche ou le bain hebdomadaires avaient souvent lieu dans la grande lessiveuse de la cuisine) et parfois seulement des WC de palier. Rares étaient alors les chambres individuelles.



N'oubliez pas que plusieurs millions de français vivaient encore dans des baraquements et même dans de grands bidonvilles, dont les plus célèbres furent ceux de Noisy-le-Grand ou de Nanterre (qui se trouvait au même emplacement que la Défense d'aujourd'hui), sans négliger la région lyonnaise qui en comptait, elle aussi, plusieurs : Myons, Villefranche et le célèbre bidonville de vieux tramways de Gerland.

Sur la photo ci-dessus, ne vous étonnez pas de voir figurer le CNIT en construction dans les années 56-58. La situation dans ces bidonvilles fut d'ailleurs le détonateur du grand mouvement de solidarité qui eut lieu durant ce glacial hiver de 1954, initialisé par un drôle de curé barbu, ancien député, en béret et grosse canadienne et qui se faisait appeler « l'abbé Pierre » (et grâce lui en soit rendu !)



Il fallait plusieurs années pour obtenir un appartement dans les HLM débutantes, dont l'acte de naissance fut signée par une loi de 1949 (j'ai dit 'signée', pas encore 'construite'), destinées à remplacer les HBM (Habitations à Bon Marché), dont le simple nom fleurait bon son 'avant guerre'.

Il en était de même pour les délais d'obtention du téléphone et ce, pour encore une bonne quinzaine d'années. Mais qui, à part les professions libérales et les hommes politiques, pouvaient avoir le besoin d'un téléphone chez soi ?

On se contentait d'écrire (eh, oui ! on savait mieux le faire qu'aujourd'hui !) et de compter sur cette noble institution des Postes, Téléphones et Télégraphes avec ses sympathiques facteurs (*donnez moi donc un p'tit coup de rouge, c'est bon, c'est doux, ça glisse bien dans le gosier... tsoin, tsoin !*) qui, en ville, assumaient une double tournée quotidienne (10 heures et 17 heures dans ma rue, si mes souvenirs sont exacts).

Sans trop entrer dans les détails, vous pouvez tous constater à quel point notre vie a évolué en une cinquantaine d'années.

Mais revenons-en à notre famille française des années 'cinquante', dont le « chef » incontestable et incontesté était le Père. C'était lui qui ramenait la paye à la maison, argent soigneusement géré par notre Mère, réelle maîtresse de son domaine, le foyer familial. Le père ne s'occupait guère des problèmes familiaux et ne faisait pratiquement aucune tâche ménagère.



Il rentrait fatigué et son occupation essentielle était alors de lire le journal régional ou le "France Soir" parisien, tout juste arrivé par le premier train du soir. A cette époque, ce journal tirait à plus d'un million d'exemplaires (rêve de bien des quotidiens actuels). Cette lecture lui permettait d'attendre le diner mitonné par son épouse et de finir la soirée en fumant la dernière cigarette, car on se couchait tôt à l'époque (souvenez-vous que la télévision n'existait pratiquement pas).

Il ne s'occupait que médiocrement de l'éducation des enfants, sa seule fonction, à l'époque, étant de faire preuve d'autorité vis-à-vis des désobéissances et des mauvaises notes scolaires.

Quand Maman nous menaçait avec des phrases du genre : « Je me demande ce que va en dire ton père, ce soir ? » on n'en menait pas large et on essayait de l'attendrir par quelques services ménagers avant le fameux retour paternel. On essuyait la vaisselle ou on moulinait le café du lendemain dans un de ces vieux cubes en bois, avec un tiroir en dessous pour le café moulu, une manivelle en haut qui coinçait les doigts, alors que le cube lui-même essayait sournoisement de nous pincer les cuisses...

Il faut dire qu'à cette époque les punitions corporelles n'étaient pas encore soumises à l'opprobre des Suédois et que, lorsque Papa élevait une grosse voix chargée de mécontentement et de menaces, on était prêt à toutes les contritions et promesses possibles.

Il faut dire que les fessées (heureusement rares) nous faisaient comprendre la force de la main paternelle, et que les (rares) gifles de la preste main maternelle ne nous apportaient pas non plus un plaisir extrême, surtout parce qu'elles étaient plus soudaines et vives que l'éclair.

J'ai le souvenir de l'un de mes oncles qui avait une nichée de 5 enfants et qui ne s'asseyait jamais à la grande table familiale sans une baguette de coudrier, de près d'un mètre cinquante de longueur, qui lui permettait de régler les inévitables conflits qui naissaient dans la fratrie. Par bonheur, il n'était que le frère de mon Papa.

Respect et obéissance étaient les deux piliers de la condition enfantine. Je ne veux pas vous saouler avec les contraintes auxquelles étaient alors soumis les enfants, à vous, mes ami(e)s, qui les avez plus ou moins vécu dans votre enfance. Citons, simplement, pour rafraîchir nos neurones de xxxxxxxxxxxaire :

« On se lève tout de suite dès qu'on t'appelle ; on se lave les oreilles et les dents chaque matin (1^{er} contrôle) ; tu te dépêches de venir dès qu'on te le demande ; tu ne traînes pas en revenant de l'école (2^e contrôle) ; on fait ses devoirs avant le diner, qu'on appelait alors souvent le 'souper' (3^e contrôle) ; on se lave les mains avant les repas (4^e contrôle).

Pendant le repas, on évite de couper la parole aux adultes, on mange proprement tout ce qu'il y a dans l'assiette (même le chou-fleur, les salsifis, les épinards, les aubergines, les cardons, le foie de veau et le gras double berk !), et on ne quitte pas la table sans autorisation.

Le soir, on récite ses leçons à Maman (5^e contrôle), on se lave les dents avant de se coucher (6^e contrôle) et on ne lit pas trop tard au lit (contrôles inopinés).

Il faut dire qu'à cette époque l'enfant n'était souvent qu'un personnage soumis très logiquement à une autorité naturelle de respect (statut normal des parents et des enseignants) et de compétence (niveau supérieur des parents et des enseignants qui savaient (presque) tout).

Or, si nous avons entrevu les règles émises à l'intérieur de la famille, il en était de même à l'école qui était notre lieu de vie quotidien. Chacun d'entre nous passait le plus clair de sa journée face à face avec l'homme (ou la femme) qui représentait la connaissance, la discipline et l'image de l'autorité des 'adultes' (de l'état).

La fameuse fessée, interdite depuis le Moyen-âge et sa suppression confirmée par une loi de 1887, était néanmoins toujours à l'honneur, ainsi que les mises au piquet, la privation partielle de récréation (il fallait bien que l'instituteur puisse aller fumer sa pipe ou sa Gauloise bleue) et la retenue après la classe avec un nombre plus ou moins imposant de lignes à recopier. N'oublions surtout pas le fameux (façon de parler) 'bulletin hebdomadaire' ou le 'cahier de conduite' qu'il fallait absolument faire signer par ses parents à chaque fin de semaine...

Je citerai aussi ces petites brimades physiques, telles que le tirage d'oreille (les plus méchant(es) tiraient les petits cheveux à côté des oreilles), les coups de règle sur le bout des doigts rassemblés en botte d'asperges, ou franchement la bonne et simple fessée.

J'ai le souvenir d'un professeur-directeur de primaire (Monsieur Krisnacker, je me souviens même de son nom, comme quoi la mémoire est vraiment sélective !), personnage assez âgé et charmant, avec lunettes, moustaches et bouc blancs, excellent pédagogue au demeurant, qui en CM1, n'hésitait pas à nous punir de

« quelques barres de chocolat sur le petit pain ».

De quoi s'agissait-il ? Il prenait l'impétrant par le col, le couchait sur l'un des pupitres du 1^{er} rang et lui appliquait une bonne fessée avec une grande règle en buis...aïe, aïe, aïe !

Ceci étant, la punition était rare et ne sanctionnait qu'une grosse bêtise. Nous ne lui en voulions pas trop, commençant à comprendre que, dans la vie, il faut toujours régler l'addition sous quelque forme que ce soit.

D'ailleurs nous ne nous en vantions pas à la maison car, loin de nous plaindre, notre Papa aurait, sans hésiter, doublé la mise. Quant à aller voir le professeur, cela ne venait à l'idée de personne. A quoi bon, nous avions fauté, il fallait ensuite payer son dû, c'était dans la logique des choses...

Ce qui est aussi dans la logique des choses est, qu'ayant atteint le bas de ma troisième page, nous allons devoir nous séparer. Que les fans des « fifties » se rassurent, nous reparlerons peut être d'elles dans quelque temps, elles qui sont si passionnantes pour nous, les sexa, septua ou octogénaires.

A bientôt, nous nous reverrons dans quelques temps.

Michel Décot-Albert (03.2010)

PS : J'ai lu dans un récent Progrès, 2 ou 3 réflexions d'un lecteur de Saint-Georges-de-Reneins qui m'ont fait sourire. Et vous ?

Bernard et Henri se disputent dans la cour de récré :

1960 : Ils se flanquent quelques coups de poing après la classe. Les autres les encouragent. Bernard gagne. Ils se serrent la main, toujours un peu fâchés, et... deviennent copains pour la vie !

2010 : L'école ferme dès le lendemain et TF1 titre « violence à l'école »

Eric casse le pare-brise d'une voiture - Son père sort le ceinturon et lui fait comprendre la vie :

1960 : Eric fera plus attention la prochaine fois, grandit normalement, fait des études et devient la patron de Carglass

2010 : La police arrête le père d'Eric pour maltraitance sur mineur. Eric rejoint une bande de délinquants. Le psy arrive à convaincre sa sœur que leur père abusait d'elle et le fait mettre en prison.

Petit Jean tombe en pleine course à pied - Il se blesse légèrement au genou et se met à pleurer :

1960 : Sa prof de gym le rejoint et le prend dans ses bras pour le réconforter. En 2 minutes, il va mieux et continue la course

2010 : La prof est accusée de perversion sur mineur et se retrouve au chômage. Jean va de thérapie en thérapie pendant 5 ans. Ses parents demandent des dommages et intérêts à l'Education Nationale pour négligences graves...

